

« La Grande Ourse »

Guyline Massoutre

Number 70, 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29044ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Massoutre, G. (1994). Review of [« La Grande Ourse »]. *Jeu*, (70), 204–206.

« La Grande Ourse »

Texte d'Yves Masson. Mise en scène : Reynald Robinson ; décor, accessoires et costumes : Myriam Blais ; éclairage : Stan Kwiecien. Avec Michel Charette (Eugène), Michèle Gascon (Jasmine) et Paul Labrèche (Julien). Production du Théâtre du Sang Neuf, présentée à la maison de la culture Frontenac, le 25 janvier 1994.

Du cœur et des valeurs

Le Théâtre du Sang Neuf porte vaillamment ses vingt ans d'existence : on imagine combien d'efforts et quelle constance il a fallu aux équipes sherbrookoises d'artisans du théâtre pour lui permettre de vivre. Danielle Dupuy, sa directrice générale et Yves Masson, son directeur artistique, continuent aujourd'hui de croire dans l'utilité du théâtre et dans son aptitude particulière à refléter, sinon le monde, du

moins celui de son public. C'est en 1994 un théâtre tourné vers les jeunes, auxquels il donne l'occasion, dans cette pièce, de dire de quoi se meublent leurs loisirs, et quels troubles et quels espoirs traversent les valeurs sur lesquelles ils bâtiront demain.

La Grande Ourse est la cinquante-sixième création du T.S.N. Avec cette pièce destinée aux douze ans et plus, il présente un jeu d'acteurs enlevé, dans des rôles imprévus, puisque non seulement il est rare que le théâtre s'adresse à ce public, mais il l'est encore davantage de voir un texte épouser les préoccupations présumées d'un groupe ainsi sociologiquement et géographiquement ciblé.

Un père veuf (Michel Charette dans le rôle d'Eugène Bouvier), son fils (Paul Labrèche dans la peau de Julien) qui a quatorze ans et la petite voisine (Michèle Gascon dans celle de Jasmine) forment un trio décapant ; le regard fixé sur les étoiles, ils cherchent à tour de rôle des signes et des preuves de



Michel Charette (Eugène),
Michèle Gascon (Jasmine)
et Paul Labrèche (Julien).
Photo : Gavroche.

l'amour. Non que l'amour fasse défaut, même si la famille d'aujourd'hui est marquée par la séparation (divorce, accident mortel), mais parce que l'amour est chose légère, délicate, aussi vite enfuie que déclarée. L'amour se cache, il est partout et nulle part, jamais là au bon moment. Aussi faut-il montrer la foi fragile qui anime les êtres, et rappeler qu'avant la mise en place des rouages, la construction de la machine vitale s'est édifiée sur les sables mouvants de l'adolescence. Nos jeunes amis, avant même l'âge des passions, s'ouvrent sans trop d'embarras aux prémisses de l'amour et de ses triomphes. Complices à trois, tour à tour en duo, nulle malversation ne hante leurs cœurs simples et transparents; tout au plus traversent-ils des moments d'incertitude, où les absents pèsent fatalement, mais bien vite leur force naturelle, qui glisse imperceptiblement dans la farce, reprend le dessus. Tout rentre dans l'ordre du couple et le bonheur fait loi.

Bien sûr, on est heureux de voir présenté à nos jeunes autant de sérénité, car leurs cœurs sont certainement tourmentés par les questions que soulève la pièce ; mais la vie est souvent ingrate et n'offre pas aux jeunes des réponses ni des solutions aussi miraculeuses. La question de l'emploi des parents, si cruciale aujourd'hui, n'est même pas posée ici, pas plus que les traversées interculturelles : gâtés, oui, comment ces jeunes personnages pourraient-ils répondre aux urgences plus sérieuses, plus aiguës, parce qu'elles les mettent directement en face des idéologies de notre société, qui hantent les univers mouvementés et complexes d'aujourd'hui ? La sortie de la Saint-Jean et les baignades de l'été sembleront des recours soit idylliques, soit trop illusoire à la plupart de nos adolescents ; à Montréal, les balades en vélo ne sont pas si aisées, et d'autres loisirs et une socialité plus compliquée agitent leur vie

de forts remous. Ils en savent déjà tant sur la vie des adultes que cette histoire, somme toute peu exemplaire, en acquiert une fantaisie rafraîchissante mais inattendue. L'humour qui la guide serait-il travaillé par la nostalgie ?

Cette pièce sur l'éducation n'en est pas moins intéressante et révélatrice : elle met aux prises des êtres pressés, avides de plaisir et impatientes d'être grands. Ces émotions qui traversent les cœurs innocents doivent être protégées et soutenues pour que chacun s'y retrouve un peu en secret ; le langage est le ciment de la vie : l'humour et le sens de la répartie favorisent le bien-être et aident à trouver des issues optimistes à ce qui pourrait facilement devenir un drame. La tendresse fait excuser la bêtise, et la bouffonnerie appelle l'indulgence : ces personnages ordinaires triomphent en héros des déboires quotidiens, ce qui est en soi un programme rarement rempli. Ils ne possèdent pourtant aucune vertu extraordinaire, n'ont mis le doigt sur aucun secret ; mais ils se chérissent et se respectent, en tenant les ratés de la vie pour des occasions d'apprendre à faire le bien. Manège harmonieux que seul permet le vase clos d'un univers limité. On aimerait, n'est-ce pas, qu'il en soit toujours ainsi.

Malgré le peu de moyens artistiques, dans la salle on a beaucoup ri ; les jeunes Montréalais se sont réjouis au spectacle de ce qui n'est sûrement pas leur vie. Quelques-uns ont sans doute reconnu des préoccupations, des expériences, des contextes même ; mais la plupart ont peut-être touché au pouvoir de la fable, c'est-à-dire cette histoire simplifiée, accréditée par la légèreté d'un soupçon d'humour et venue des mythes populaires récents. Le provincialisme a joué lui aussi un rôle bénéfique, décalant la fiction — impossible à confondre avec du théâtre vérité — quelque

part près d'un lac, l'été, dans une campagne québécoise confortablement établie.

L'enthousiasme pour le théâtre, ses clins d'œil et ses ficelles à illusions, telle est la clé du succès de *la Grande Ourse*. La musique, bien choisie, a mis les jeunes spectateurs en condition d'écoute. Le rythme de la comédie, très énergique, les a entraînés. Le plaisir est communicatif, lorsqu'il est sincère, et qu'une distance minimale d'identification n'empêche pas son rayonnement. Le divertissement a lancé ses signaux, clés de la magie du bonheur; il ne nous a toutefois pas fait croire un instant que, sous les apparences, il s'arrimait sur la réalité.

Guylaine Massoutre

« Le Bossu de Notre-Dame »

Texte de Richard Lemire, d'après le roman *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo. Mise en scène : Guy Freixe, assisté de Jacqueline Magdelaine; décor et accessoires : Nathalie Pavlovski; costumes : Mireille Vachon; masques : Gabriel Lussier; éclairages : Jean-Charles Martel; musique : Louis Babin; chorégraphie : Suzanne Miller. Avec Michel-André Cardin (Phoebus, Gargouille, Jacquou, Adam, Prêtre), Suzanne Clément (Esméralda, Gargouille), Stéphane Demers (Gringoire, Gargouille, Olivier, Bourreau), Claude Desparois (Clopin Trouillefou, Louis XI, Gargouille, Soldat, Prêtre), Martin Doyon (Jehan, Gargouille, Soldat, Prêtre), Claude Laroche (Florian Barbedienne, Soldat), Richard Lemire (Frollo, Diable, Andry), Onil Melançon (Quasimodo, Dieu), Nicole-Éva Morin (Gudule, Falourdel, Isabeau, Gargouille, Prêtre) et Geneviève St-Denis (Fleur de Lys, Gargouille, Ribaude, Bisou, Ève, Prêtre). Coproduction du Centre national des Arts et du Théâtre la Grosse Valise, présentée au Studio du C.N.A. du 22 septembre au 3 octobre 1993 et à la Cinquième Salle de la Place des Arts du 20 octobre au 13 novembre 1993.

Chair de pierre : Hugo à la Grosse Valise

Le projet du Théâtre la Grosse Valise d'adapter pour la scène *Notre-Dame de Paris* était ambitieux. Ce roman touffu, qui restitue au lecteur le Paris médiéval tel que l'imagina Victor Hugo, grouille d'une multitude de personnages et d'intrigues tout en faisant une large place à la description et au commentaire historique, de sorte que l'on est tenté de croire que toute transposition au théâtre ne pourra guère que rapetisser la vaste fresque aux dimensions étroites d'une scène, trahissant irrémédiablement l'ampleur de l'épopée hugolienne. Pourtant, l'adaptation scénique faite par Richard Lemire me semble parvenir à rendre compte de la complexité du roman comme de sa structure. Elle laisse passer le brûlant souffle d'Hugo en